

Devil in Miss Jones (1973) de Gérard Damiano

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 179, octobre–novembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron-Ottavi, A. (2016). Compte rendu de [*Devil in Miss Jones* (1973) de Gérard Damiano]. *24 images*, (179), 64–64.

Devil in Miss Jones (1973)

de Gérard Damiano

Une jeune femme baisse le store de sa fenêtre, fait un dernier tour de son appartement banal, se dénude avec lassitude et contemple avec regret sa poitrine dans un miroir avant de rejoindre sa baignoire... Cette séquence initiale de *Devil in Miss Jones*, représentant les derniers instants d'une femme avant son suicide, est emplie d'une grâce solennelle et d'une sobriété cinématographique que l'on n'attend pas nécessairement de la prémisse d'un film pornographique. Présenté dans le cadre du riche cycle érotique de la Cinémathèque québécoise cet été, ce film de Gérard Damiano datant de 1973 est bel et bien une surprenante et réjouissante découverte.

Si le ton s'allège ensuite pour plonger dans la comédie coquine (la vierge et prude Miss Jones est envoyée chez les démons de la luxure avant qu'on lui trouve une place définitive en enfer, suicide oblige), l'inventivité et l'intelligence du film ne se démentiront pas en revanche. Une construction narrative totalement éclatée passe d'un fantasme à l'autre de façon jubilatoire. Bref, l'enfer semble plutôt sympa pour une Miss Jones passée à côté de sa jeunesse. Si ce n'est que l'enchaînement vorace des expériences (dans les orifices tout passe ou presque, y compris les serpents) participe d'un étrangeté latente, supplantant l'érotisme attendu.

Le côté bricolé mais créatif à souhait qui fait le charme des films pornographiques de l'époque est bien là. Mais c'est surtout le rapport que Miss Jones (troublante Georgina Spelvin, transfigurée d'une scène à l'autre) entretient



avec les hommes qui détonne. Car si elle rencontre bien un « maître » puis divers compagnons de route, ceux-ci disparaissent totalement dès lors que Miss Jones s'empare de leur corps pour assurer son propre plaisir.

L'homme est ici objectivé comme rarement, et c'est bien la femme qui règne dans ce roman d'apprentissage qui est aussi l'histoire d'une conquête libertaire sur les conventions morales et sociales. Le film ne se contente pourtant pas de rester dans la jovialité : la sexualité enfin assumée de Miss Jones n'aura été qu'un purgatoire nécessaire à ce qui sera son véritable enfer : l'abstinence éternelle, dans une finale épurée et cauchemardesque où le manque dû à l'addiction porte l'angoisse à son paroxysme... – **Apolline Caron-Ottavi**

Dracula's Daughter (1936)

de Lambert Hillyer

Alors que les studios Universal préparent un retour à l'écran des monstres iconiques qui lui ont apporté la gloire dans les années 1940 et 1950, le temps semble tout à fait propice pour revenir sur ces films que plusieurs critiques considèrent avec raison comme des classiques du cinéma fantastique américain. D'emblée, *Dracula's Daughter* de Lambert Hillyer se démarque par l'absence notable de Bela Lugosi, acteur légendaire pour son interprétation aussi sublime qu'inoubliable du comte de Transylvanie créé par Bram Stoker.

Le long métrage s'ouvre d'ailleurs avec la mort du célèbre vampire entre les mains de son ennemi de toujours, le professeur Van Helsing. Sa dépouille est rapidement volée puis détruite par la mystérieuse comtesse Valeska. L'entrée en scène de cette femme fatale à l'indéniable sensualité suffit pour faire oublier son illustre prédécesseur. Le cinéphile est tout à fait en droit de regretter que la comédienne Gloria Holden n'ait jamais repris ce rôle par la suite. Or, il se dégage de sa performance un mal de vivre intériorisé qui insuffle à *Dracula's Daughter* une profondeur dramatique inattendue. Incapable de taire l'emprise de son défunt maître qui persiste en elle, Marya Valeska est un être déchiré entre son incontrôlable soif de sang et son désir de vivre une existence normale. Une dualité qui, à bien des égards, pourrait constituer le grand thème inhérent à ce drame surnaturel.

Maints conflits sont mis de l'avant dans l'œuvre de Hillyer : bataille entre le jour et la nuit, rapports de force entre hommes et femmes, adhésion à la science moderne ou aux légendes folkloriques. D'où l'arrivée d'une arme de taille pour vaincre les forces du mal : rien de moins que la psychanalyse ! Ayant eu vent des théories freudiennes, la tourmentée fille de Dracula entame effectivement une thérapie afin de venir à bout de l'oppression de



son père. En plus d'être réjouissante, cette trouvaille scénaristique a le mérite de démontrer comment le cinéma de genre a toujours su être à l'écoute des grands mouvements du monde moderne. – **Simon Laperrière**